

Les Lévrier par Xavier Przewdzicki

Crépin-Leblond 1975

Chapitre I - Origines and généalogie des lévriers

Origine des lévriers

Les lévriers se différencient tellement des autres races canines qu'ils suscitent toujours la curiosité. D'où viennent-ils ? Comment sont-ils devenus tels qu'ils sont ? Depuis quand existent-ils ? Autant de questions qui reviennent le plus souvent.

Si l'on connaît les antécédents de certaines races de lévriers plus ou moins récentes, les races anciennes gardent le secret de leurs origines. C'est le cas du tesem ou lévrier d'Égypte, c'est aussi le cas du lévrier d'Asie appelé "sloughi" quand sa robe est rase et "saluki" quand sa robe est à poil court avec franges aux oreilles et au fouet. (Faute de terme pour désigner sous un même vocable le sloughi et le saluki, qui zoologiquement constituent une même race et dont l'histoire est d'ailleurs commune durant plusieurs millénaires, le terme de sloughi, seul retenu ici par commodité, devra souvent être entendu au sens de lévrier d'Asie.) Comme le tesem et surtout le sloughi figurent parmi les antécédents de la quasi-totalité des races de lévriers, on doit conclure que ces races ne seront réellement connues que lorsque le mystère des origines du tesem et du sloughi aura été élucidé.

Divers cynologues se sont intéressés à cette question. Cornevin, professeur à l'École vétérinaire de Lyon à la fin du siècle dernier, énumérant les races canines dolichomorphes à oreilles dressées, note qu'indépendamment des races domestiquées du type podenco, ce groupe comprend notamment deux races sauvages, le dôle et le cabéru. Se référant à Brehm, il note que le dôle ou colsun: "... a quelques ressemblances avec le lévrier domestique, il n'en a pas avec le loup, le chacal et le renard. Sa taille est d'environ 50 cm... Les dôles habitent les jungles de l'Inde où ils font une chasse active aux bêtes sauvages... Quelques personnes l'ont apprivoisé et employé comme animal de chasse, mais malgré sa rapidité son emploi n'est pas à recommander car s'il rencontre des moutons et des chèvres, il laisse le gibier, pour s'attaquer à ces ruminants..." Parlant ensuite du cabéru, Cornevin poursuit : "... si l'Asie possède le dôle, l'Afrique a le cabéru (*Canis Simiensis*) découvert en Abyssinie par Rüppel. Brehm et Mégnin pensent qu'il n'est pas la souche du lévrier du Kordofan ; qu'on adopte ou non cette opinion, on ne peut nier qu'il constitue une forme voisine et parallèle. Sa taille et les autres dimensions sont celles du dôle avec quelque chose de plus élancé. Sa tête rappelle celle du renard..." Le dôle (*Canis Pallipes*) est le loup dont Kipling nous parle dans *Le Livre de la Jungle*.

Pierre Mégnin pensant initialement que le cabéru pouvait constituer la souche des lévriers, renonça par la suite à cette hypothèse. Dans son livre *Le chien et ses races*, il considère finalement le "lévrier du Soudan" (généralisation hâtive du lévrier du Kordofan) comme étant "... la race la plus ancienne, la plus voisine de la souche spécifique..." Nous verrons au chapitre VI que cette opinion est contestable.

Lors de l'établissement du standard du sloughi encore en vigueur - sauf quelques retouches -, P. Hachet-Souplet rappelait (*Revue Officielle de la Cynophilie*, 1934) que le sloughi se présentait encore de nos jours sous sa forme originelle. Admettant le loup comme ancêtre du sloughi et sans exclure des formes transitoires auxquelles le cabéru aurait pu participer, il voyait dans l'affinement du loup primitif la conséquence de variations climatiques créant une raréfaction des proies et imposant donc des parcours de chasse plus difficiles, accentuant maigreur et allongement des membres. A l'appui de cette hypothèse, il évoquait des textes d'Amelin (*Histoire des aventuriers flibustiers*) où il est noté qu'au XVII^e siècle, des chiens mâtins abandonnés avalent produit en quelques générations des sujets sveltes et levrettés. D'autres observations de cet ordre auraient été faites au Congo et à Saint-Domingue. P. Hachet-Souplet faisait également mention des recherches d'Edward Cope, démontrant qu'à partir d'une certaine fréquence et intensité, les chocs des pattes sur le sol déterminaient une élongation des membres.

Pierre Durel, qui participa également à la rédaction du standard du sloughi, préparait depuis longtemps un ouvrage sur l'évolution des lévriers à travers les âges. Cet homme racé, charmant, d'une remarquable érudition, d'une élocution agréable et distinguée, qui fut un des plus brillants animateurs de la cynophilie en Afrique du Nord et un passionné du sloughi, nous a quittés en 1970 sans avoir pu réaliser son projet. De ses notes recueillies par Yves Lelong, président du Club des amateurs du Greyhound, il ressort que le cabéru, apparenté au renard et dont la carnassière est plus faible que chez le lévrier, ne saurait être admis dans l'ascendance du lévrier. Evoquant notamment les travaux de Max Hilzheimer qui trouve des similitudes entre le crâne du tesem et celui du *Canis Pallipes*, et les études du docteur Gaillard qui constate que le tesem et le loup ont tous deux le fémur plus long que le tibia, Pierre Durel admettait une parenté entre ces deux canidés sous réserve que l'appellation de tesem soit réservée au tesem antique et non à des formes dérivées. En définitive, pour Pierre Durel, le lévrier ne serait issu ni du *Pallipes*, ni du *Simiensis*, ni d'aucun autre canidé contemporain, "... il se rapproche plutôt du chien pariah dont il est séparé par une tendance évolutive distincte sous la pression d'une orthogénèse divergente. En outre, son pays d'origine ne doit être centralisé ni dans le nord-est africain, dominé par l'ancienne Egypte et le Kousch, ni dans la Grèce antique ..."

Les pariahs, que la cynophilie ignore, sont des chiens connus depuis la plus haute antiquité. Ils étaient encore nombreux au siècle dernier en Asie, dans les régions orientales de l'Afrique et aussi sur le pourtour de la mer Noire et de la Méditerranée. Ces chiens vivaient en liberté complète, tout en recherchant le voisinage des peuplements humains. On les a longtemps tolérés, car en bien des régions, ils avertissaient par leurs cris de l'approche des intrus et ils assuraient aussi la nuit le service de la voirie. Ils ont subsisté à Constantinople jusqu'au début du siècle et peut-être en existe-t-il encore en Europe.

Faisant une synthèse des connaissances relatives à l'origine des chiens, le docteur Dechambre (*Les Chiens*, "Que Sais-je ?", 1971) n'hésite pas à déclarer qu'il s'agit là d'une des énigmes les plus troublantes que puisse envisager un zoologiste. Pour ce qui concerne le lévrier, nous retiendrons que l'extrême variabilité des canidés, certainement antérieure à la domestication, a pu donner des souches sauvages dont les pariahs sont des représentants directs. Ainsi donc, l'hypothèse de l'origine sauvage du lévrier n'est-elle pas à écarter. Le docteur Dechambre note d'ailleurs que "... s'il est exact que le lévrier soit le fruit d'une sélection sévère, il est possible que celle-ci soit naturelle..." Plus particulièrement en ce qui concerne le tesem, le docteur Dechambre admet que les Egyptiens ont dû trouver ce lévrier à l'état sauvage sous la forme d'un pariah adapté aux conditions de vie en régions désertiques : "... si nous considérons les tesems sauvages comme une espèce indépendante, notamment des chiens pariahs, nous reconnaissons ainsi à ces lévriers une origine spécifique particulière. Mais ces chiens n'étaient peut-être que des pariahs évolués à la faveur de leur habitat dans une région plate et désertique..." Cette hypothèse déjà très élaborée, lève certainement un coin du voile. Elle peut cependant appeler quelques examens complémentaires touchant notamment les origines des populations nilotiques qui auraient domestiqué le tesem. Si ces populations, ainsi que certains le suggèrent, s'inscrivaient parmi les immigrants venus d'Asie mineure, peut-être des régions caspiennes dont certains éléments auraient poursuivi vers la Berbérie, où la préhistoire note l'existence du tesem, on pourrait se demander si le tesem n'accompagnait pas déjà ces immigrants. La domestication simultanée, en des lieux très éloignés d'un même animal par des peuples de même origine, constituerait en effet une coïncidence qui vaudrait d'être éclairée. Ce serait d'ailleurs moins le processus de la domestication du pariah rapide qui serait en cause, que la localisation de son berceau.

De toutes façons, si un progrès a été accompli vers la connaissance du tesem, les origines du second prototype, le sloughi, restent à découvrir. A l'époque de la domestication du tesem, que le docteur Dechambre n'estime pas très ancienne, le sloughi était en effet un lévrier déjà très évolué, d'apparence différente de celle du tesem et ayant notamment les oreilles tombantes. En se référant aux enseignements de Cornevin, toujours d'actualité, si l'on considère que la plupart des descendants du tesem portent encore l'oreille dressée, à combien de millénaires doit-on estimer l'antériorité de la domestication du sloughi par rapport à celle du tesem ? Il resterait encore à déterminer en quel lieu cette domestication fut effectuée.

Il n'est pas exclu que certaines races de lévriers, encore peu connues, puissent ressortir de prototypes autres que le tesem et le sloughi. Cependant cet aperçu sera limité à ces deux prototypes qui pratiquement sont les seuls à intéresser directement l'Occident, le sloughi étant le prototype principal.

C'est certainement dans la steppe que se situe le berceau des anciennes races de lévriers, ce terme de steppe devant être pris dans un sens large, englobant toutes régions aux reliefs peu accentués et de climats divers, assez découvertes pour favoriser l'activité de poursuite à vue des proies rapides. Quant aux raisons ayant provoqué la diversification des races actuelles, elles résident dans l'adaptation de l'animal à ses fins. Durant des millénaires, les peuples des steppes et des déserts ont maintenu leurs sujets dans le type initial en ne livrant à la reproduction que les meilleurs chasseurs : c'est le cas du sloughi. L'introduction des lévriers des steppes dans des cadres géographiques différents a

conduit les utilisateurs à sélectionner les types convenant le mieux à ces nouveaux cadres ; ainsi fut créé le greyhound, fils direct du sloughi. Enfin pour accroître l'efficacité du lévrier dans des activités de plus en plus spécialisées et afin d'abrèger la durée de la sélection des types désirés, l'homme a infusé au lévrier du sang étranger, ce qui dut aboutir à bien des échecs mais qui parfois fut une réussite : le barzoï, le whippet sont là pour en témoigner.

Le lévrier dans la préhistoire

Voilà quelque dix mille ans, en un temps où l'Europe encore envahie par les glaces n'était qu'une grande toundra, le nord du continent africain, les pays du Nil, le Proche et Moyen-Orient, la vallée de l'Indus, où alternent aujourd'hui tant de déserts, constituaient une seule et vaste steppe - parfois une savane-, propice à l'installation et à l'épanouissement des groupements humains.

C'est essentiellement dans cette zone que la préhistoire a pu recueillir des vestiges du lévrier. Aucun de ces vestiges n'est antérieur au néolithique, époque où l'homme cessant d'être simplement consommateur des biens de la nature, devient producteur, sème des céréales, domestique les animaux, façonne les premières poteries. Le début du néolithique varie selon les régions. Pour la zone qui nous intéresse, il se situe vers le VIII^e millénaire avant J.-C.

Que les anciens vestiges du lévrier datent du néolithique et que le néolithique soit par définition l'époque de la domestication des animaux, ne saurait signifier que la domestication du lévrier date de cette époque. Tout permet de penser en effet que le lévrier était le compagnon de l'homme depuis des temps beaucoup plus lointains. Peut-être l'exploration préhistorique à venir apportera-t-elle des éléments donnant corps à ce qui n'est encore qu'une hypothèse.

Il ne saurait être question de dresser ici un inventaire des vestiges préhistoriques du lévrier mais simplement de citer quelques-uns des plus caractéristiques et des plus anciens. Ceux-là permettent de dire que, depuis au moins huit mille ans, le lévrier est auprès de l'homme. Ceux-là permettent de constater que dès la plus haute antiquité, il existait déjà deux races de lévriers, l'une installée en Asie, le sloughi, l'autre installée en Afrique, le tesem.

Vestiges d'Asie

En ce qui concerne les vestiges d'Asie, attendons-nous à bien des surprises au cours des prochaines années. En Union Soviétique en effet, la prospection des sites préhistoriques vient de s'achever et l'exploration méthodique va commencer. Selon Mlroslav Ksica, cinq cent soixante-trois sites préhistoriques, répartis entre la Sibérie, l'Oural, le Caucase et les régions semi-désertiques de l'Asie centrale, vont être étudiés au cours des dix années à venir. A elles seules, les Républiques d'Asie centrale jouxtant l'Iran et l'Afghanistan, qui nous intéressent plus particulièrement pour notre sujet, comportent cent quatre-vingt-dix-huit sites, la plupart néolithiques, mais certains mésolithiques. Des sites paléolithiques ont également été repérés dans la région du

Caucase. Il est en outre établi que de nombreux sites existent dans les Etats limitrophes de l'Union soviétique, notamment au Pakistan et en Mongolie.

En face de cette immense documentation en puissance, les rares vestiges de sloughi que nous offre actuellement le Proche-Orient apparaissent bien ténus. Les quelques jalons qu'ils permettent de poser sont insuffisants pour déterminer l'évolution du sloughi aux hautes époques, mais restent précieux puisqu'ils prouvent son existence. Ces vestiges s'échelonnent sur une bande de territoire que, de temps immémoriaux, l'histoire connaît sous le nom de "croissant fertile". Il s'agit de cette zone favorable à la sédentarisation, comprise entre le désert de Syrie et l'arc de cercle constitué par les reliefs de l'Iran et de la Turquie et que prolonge le rivage de la Méditerranée. Irrigué par le Tigre et l'Euphrate, le croissant fertile vit naître les antiques civilisations de Sumer et d'Assur. Pays où, selon la tradition biblique, "coule le lait et le miel", pays "aux eaux éternelles" dont parle Hammourabi, roi de Babylone, pays convoité aussi par les cavaliers de la steppe, le croissant fertile maintes fois envahi, devait succomber et devenir un désert. C'est là que les recherches archéologiques de ce siècle ont fait surgir tant de souvenirs d'un monde disparu, c'est là que parmi les ruines, quelques vestiges du sloughi furent aussi découverts.

En abordant le croissant fertile par sa pointe orientale, voici le pays de Sumer et sa grande ville Ur d'où, vers l'an 2000 avant J.-C., Abraham partira pour entamer le périple qui le conduira en Palestine. A proximité d'Ur, était une agglomération appelée Eridu, où furent effectuées de nombreuses fouilles parmi lesquelles, selon H. et D. Waters, fut trouvé au niveau du Ve millénaire le squelette d'un "chien d'apparence saluki".

En face d'Ur, sur la rive gauche du Tigre, était le pays d'Elam et sa capitale Suse, devenue selon l'expression d'André Parrot "La Sèvres de l'Antiquité". Parmi leurs motifs de décoration, les céramistes de Suse font parfois appel au lévrier : "... sur un des grands gobelets du Louvre, écrit André Parrot, le thème essentiel s'enlève en plein cœur du récipient. Enfermé dans un cadre trapézoïdal largement souligné de noir, un bouquetin schématisé est en station... Par-dessus, des sloughis galopent, tout juste étirés pour meubler un étroit bandeau..." Le sloughi apparaît dans des attitudes analogues dans diverses autres productions de même origine. Ces reproductions du sloughi datent de la première moitié du IVe millénaire.

Quittons provisoirement le croissant fertile pour escalader le plateau Iranien. Non loin de Koushan (ou Kachan), R. C. Ghirshman effectua, au site de Sialk des fouilles qui ont permis de situer au Ve millénaire, pour cette région, le début de la sédentarisation. La poterie débute et très vite apparaît la peinture. Au IVe millénaire, la céramique de Sialk atteindra la perfection. Elle est souvent décorée de suites d'animaux : oiseaux, sangliers, bouquetins. Si, parmi les trop rares fragments que nous avons vus, le lévrier n'apparaît pas, peut-être une recherche plus poussée apporterait-elle des résultats positifs puisque les céramistes de Sialk disposaient du modèle. Les fouilles ont en effet permis d'identifier des ossements de lévriers et de chevaux de Przewalski, au niveau du IVe millénaire.

Revenant dans le croissant fertile et remontant la vallée du Tigre, nous arrivons dans la

région montagneuse du Kurdistan. Là, tant à Jarmo qu'à Muallafat, on modelait déjà des figurines d'animaux vers l'an 5000 et H. et D. Waters indiquent que l'on peut situer à Jarmo la domestication d'un chien d'apparence lévrier vers l'an 6000. Evoquant ensuite la culture de Tell Halaf, H. et D. Waters signalent avoir trouvé des scènes de chasse avec chiens d'apparence saluki en laisse, dans des fragments de poterie de cette culture. (Tell Halaf était une grande ville située sur le haut Khabour, affluent de l'Euphrate.) Les céramistes de ce centre ont largement utilisé le décor animalier, en observateurs scrupuleux, rendant fidèlement attitudes et mouvements. Ils tenaient sans doute leur art du centre célèbre d'Arpachiya, près de Ninive. L'épanouissement de la culture de Tell Halaf dura de 5300 à 4300 avant J.-C.

Au nord de Ninive, se trouve Tepe Gawra. Là, Bedrich Hrozný signale qu'au niveau du Tell Halaf furent trouvés des sceaux-cachets, antérieurs aux sceaux-cylindriques, représentant des scènes de chasse avec des lévriers. Sans hésitation, nous reconnaissons des sloughis ou salukis, exprimés avec une fidélité et un sens artistique admirables. Ces sceaux datent du Ve millénaire, peut-être du VIe.

A l'ouest du croissant fertile, H. et D. Waters signalent, près de Konya, en Turquie, le site de Çatal Hüyük, où se trouve l'une des plus anciennes figurations de lévrier - peut-être la plus ancienne - à ce jour connue. Il s'agit d'une peinture rupestre représentant un daim poursuivi par un lévrier, lui-même accompagné d'un chasseur, figuration assez fruste ne permettant pas de déterminer la race du lévrier. Datée au carbone 14 cette peinture remonte à 5800 avant J.-C.

Nous rattacherons enfin aux vestiges asiatiques certaines pièces provenant d'Égypte, soit le couteau du Djebel el Arak et les palettes à fard de l'époque thinite. Ces pièces ont longtemps intrigué les archéologues, car si elles sont bien de facture égyptienne - et donc cataloguées parmi les antiquités égyptiennes - leur décoration est sans rapport avec l'art égyptien et strictement emprunté à l'art mésopotamien. Ces quelques objets, qui témoignent de l'existence de relations culturelles entre l'Égypte et le Croissant fertile au IVe millénaire, ont donné lieu à bien des études. Nous retiendrons simplement que le thème décoratif étant mésopotamien, c'est à la Mésopotamie que nous devons restituer les chiens et les lévriers figurant sur ces pièces.

Le couteau du Djebel el Arak du musée du Louvre, d'époque prédynastique, composé d'une lame de silex et d'une poignée en ivoire richement sculptée, présente entre autres sujets des chiens à oreilles dressées et queues recoquillées. Évidemment, ce couteau étant exposé dans le cadre des antiquités égyptiennes, beaucoup ont été incités à identifier ces animaux avec des tesems. Nous pensons qu'il s'agit de molosses asiatiques.

Les palettes à fard de l'époque thinite (fin du IVe millénaire) réparties dans divers musées du monde, comportent parfois, parmi des figurations mythiques, des sloughis et salukis traités avec un naturalisme évident. Telle est la palette à fard "des animaux de la steppe et êtres fabuleux" qui se trouvait au Louvre vers 1957 : plusieurs sloughis dont l'oreille tombante est nettement précisée, portant colliers, sont associés à des lions, hyènes, bouquetins également traités avec réalisme. Cette palette ne doit pas être confondue avec la "palette aux canidés".

Sur la palette d'Oxford existant en Angleterre, qui illustre le livre de H. et D. Waters, des sloughis et salukis parfaitement typés, portant colliers, sont associés à des ibex, traités avec réalisme et d'autres canidés, ceux-ci outrancièrement stylisés.

Vestiges d'Afrique. L'Égypte

Il ne semble pas exister en Égypte de vestiges de lévriers antérieurs au prédynastique, période qui recouvre approximativement le IV^e millénaire. Au cours du prédynastique, trois civilisations se sont succédées dans la vallée du Nil ; civilisation Badarienne de 3700 à 3400, civilisation Amratienne de 3400 à 3100, civilisation Gerzéenne de 3100 à 2800, cette dernière chevauchant donc nettement sur la période dynastique. Amratiens et Gerzéens nous ont laissé de bons vestiges du lévrier, celui-ci étant le *tesem*.

Parallèlement à ces civilisations, d'autres groupements humains - chasseurs ou nomades - évoluaient dans les régions avoisinantes et pratiquaient l'art rupestre. Dans son ouvrage *Rock-drawings of southern upper Egypt* (1938), Winkler a étudié un grand nombre de ces gravures, parmi lesquelles le lévrier est représenté. Malheureusement, les figurations rupestres du lévrier manquent de netteté. Elles seraient précieuses dans le cadre d'une étude élargie, identifiant notamment les peuplades qui les gravèrent. Nous signalons donc ces figurations sans pouvoir les exploiter et devons nous limiter à l'examen des figurations ressortissant des civilisations ci-dessus énumérées, de meilleure exécution et d'ailleurs sensiblement contemporaines des rupestres relevées par Winkler.

Les Badariens, légèrement négroïdes, de petite taille, qui avaient d'ailleurs été précédés sur le Nil par d'autres peuplades, cultivaient l'orge et le blé, mais étaient aussi pêcheurs, chasseurs et nomades. Leur céramique est remarquable. Les Badariens ont gravé des animaux sur les roches avoisinant le Nil. Cependant, dans leur culture, il n'a pas été trouvé de représentation du lévrier.

Les Amratiens furent sans doute les premiers cultivateurs de la haute Égypte. La chasse tenait également une place importante dans leur économie. Ces peuples moins petits que les Badariens, 1,60 m environ, élancés, au crâne petit et allongé, au front haut et bombé, au nez aquilin, occupaient les deux rives du Nil dans la région de la future Thèbes. On trouve leur trace à Negadah sur la rive gauche du Nil et aussi le long de l'oued Hamamat, qui amorce la voie donnant accès à la mer Rouge. Par cette voie, les Amratiens commerçaient sans doute avec l'Asie. Leur céramique était fréquemment décorée de sujets animaliers parmi lesquels le chien à queue touffue et le lévrier se trouvent représentés. Gordon Childe trouve des analogies entre le chien amratien et le chien de certains rupestres d'Afrique du Nord et d'Alpera (Espagne). Quant au lévrier il est parfaitement caractérisé : c'est un *tesem*.

L'un des meilleurs exemples du *tesem* amratien nous est donné par Massoulard. Sur un vase trouvé à Négadah, actuellement au Musée de Moscou, on voit un chasseur tenant de la main gauche un arc à double courbure, conduisant en laisse quatre *tesems*. Deux d'entre eux portent au cou grelots ou amulettes.

L'époque gerzéenne qui succède apporte sa contribution de vestiges de *tesems*. H. et D. Waters signalent qu'... une peinture murale d'un tombeau gerzéen à Hiérakonpolis

(carbone 14, 3200 avant J.-C.) montre un chasseur avec un saluki qui a un long museau très typé..." (dans cette phrase traduite de l'anglais, le terme de saluki semble devoir être pris dans un sens générique).

Enfin, empiétant à peine sur l'époque historique, puisque Menes, premier pharaon, vient tout juste de réunir la haute et la basse Egypte, notre exposé préhistorique s'achèvera par la présentation d'une œuvre limitrophe de ces deux périodes. Il s'agit du disque de Saqqara. Ce disque taillé dans du schiste bleu et sur lequel des tesems remarquablement typés poursuivent des gazelles, devait servir à un jeu. L'un des tesems, les cornes et les sabots des gazelles ont été directement sculptés dans le schiste. Le second tesem et les autres parties du corps des gazelles sont des pièces d'albâtre rapportées. Ce disque est une œuvre d'art et constitue en outre un document zootechnique. Il date d'environ 3400 avant J.-C.

Vestiges d'Afrique, Berbérie et Sahara

Dès la fin du siècle dernier, en se basant sur l'étude des fossiles du néolithique de Berbérie (Maroc, Algérie, Tunisie), Pomel identifia un lévrier qui fut désigné sous le nom de *Canis Familiaris Getulus* (les Gétules étant un peuple berbère nomade, connu des Romains, dont les Kabyles actuels pourraient être les descendants). Par la suite, ce *Canis Familiaris Getulus* fut assimilé au tesem d'Egypte. Cette découverte eut des échos limités, car à cette époque, la documentation préhistorique d'Afrique du Nord était encore sommaire et d'ailleurs, dans les rupestres de Berbérie, les figurations du lévrier se sont toujours avérées peu significatives.

En 1935, dans l'*Anthropologie*, tome 45, Maurice Reygasse, alors directeur du musée du Bardo à Alger, publiait une gravure rupestre relevée dans l'oued Djorat au Tassili-n-Ajjer (Sahara). Sur cette gravure, un lévrier accompagne un chasseur tenant un arc à la main gauche. Le bras droit est écarté du corps comme si le chasseur conduisait le lévrier en laisse, mais il n'est figuré ni laisse ni collier. Il semble s'agir d'un tesem, cependant la qualité du dessin ne permet pas de l'affirmer. Cette figuration est datée de 8000 à 6000 ans avant J.-C.

Elle pourrait donc être plus ancienne que la peinture de Catal Huyuk, mais sa datation au carbone 14 resterait à déterminer.

Entre cette gravure de l'Oued Djorat et les nombreuses figurations beaucoup plus récentes dites de l'époque caballine, parce que le lévrier est alors associé au cheval ou contemporain de l'apparition de celui-ci au Sahara, subsistait un hiatus que la prospection du Sahara devait bientôt combler.

Depuis le début de ce siècle, les méharistes des compagnies Sahariennes avaient relevé bien des figurations rupestres - éléphants, bubales, girafes - conduisant à penser que le Sahara qu'ils parcouraient sur leurs chameaux n'avait pas toujours été un désert. Il est maintenant parfaitement établi qu'il y a encore cinq ou six mille ans, le Sahara central comportait de grandes zones de savane ou coulaient des rivières peuplées d'hippopotames et de crocodiles. Quelques survivants de la faune de celle époque -

crocodiles dégénérés, najas -, dont il serait aléatoire de rechercher actuellement d'autres représentants, furent même ramenés par les méharistes,

Au Sahara central donc, et depuis des temps inconnus, vivaient des peuplades de race noire, se livrant à la chasse et qui ont laissé des figurations rupestres de la faune sauvage. Puis, vers le Ve millénaire avant J.-C., des pasteurs de bovidés originaires des pays du Nil, peut-être d'Asie mineure, vinrent et peignirent sur les rochers les scènes courantes de leur existence : activités pastorales avec de magnifiques troupeaux de bovidés, scènes religieuses ou magiques, le tout exprimé avec un extraordinaire sens artistique.

Parmi les explorateurs s'intéressant à l'histoire du Sahara, Henri Lhote, qui avait déjà consacré des années aux problèmes sahariens, eut en 1956 la possibilité d'organiser une véritable expédition de reconnaissance préhistorique du Tassili-n-Ajjer et rapporta une moisson de documents dont son ouvrage *A la Découverte des fresques du Tassili* nous donne un premier aperçu. Heureusement, dans ces documents, le lévrier est représenté. Un fragment d'une fresque de Sefar, publiée dans cet ouvrage, représente notamment à proximité d'un archer "... un chien à queue courte, d'allure moins déliée semble-t-il que le lévrier de l'époque caballine ..." A nos yeux cette image est suffisamment parlante. La queue est moins courte que recoquillée et l'examen de l'ensemble ne laisse aucun doute : il s'agit d'un tesem. Au cours d'une interview en 1972, Henri Lhote dit qu'il existait dans sa documentation d'autres figurations de lévriers, mais sans attendre la publication complète de cette documentation on peut désormais considérer que l'hiatus entre le lévrier de l'oued Djorat et le lévrier de l'époque caballine est comblé par le tesem de l'époque bovidienne.

Vers la fin du IIIe millénaire, s'amorçait au Sahara central une période de dessèchement qui se poursuit de nos jours. Au cours du IIe millénaire, les pasteurs de bovidés abandonnèrent le Sahara central et se dirigèrent vers le sud.

Si le tesem des pasteurs de bovidés partait lui aussi avec ses maîtres, d'autres lévriers, venant du Nord devaient venir bientôt assurer sa relève. Des dessins rupestres de 1200 avant J.-C. nous signalent leur apparition en compagnie d'un animal absolument nouveau dans ces contrées : le cheval. Sur la date de l'arrivée du cheval au Sahara, on a pu hésiter. Sur le style de cette arrivée, aucune hésitation : elle fut spectaculaire. C'est en effet au galop, attelé à un char de combat, que le cheval apparaît dans ses premières figurations. Pourquoi cette entrée fracassante ? On pensa trouver une explication dans un texte d'Hérodote.

Au Ve siècle avant J.-C. Hérodote écrivait en effet que parmi les peuples de Libye, il en était un qui vivait dans les lointains réglons désertiques : "... les Garamantes, nation puissante et nombreuse : sur le sel (des chotts) ils répandent de la terre et l'ensemencent. Le plus court chemin des Garamantes aux Lotophages (golfe de Gabes) est de trente jours de marche. Chez les premiers, les bœufs paissent à reculons à cause de leurs cornes qui sont courbées en avant et qui porteraient à terre s'ils voulaient s'avancer tête baissée. Ils ne diffèrent point d'ailleurs des autres bœufs, sinon par leur peau plus épaisse et plus rude au toucher. Les Garamantes chassent en chars à quatre chevaux les Troglodytes

Ethiopiens, Ces Troglodytes sont de tous les hommes les plus agiles à la course dont nous ayons jamais ouï parler. Les Troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards et de reptiles de toutes sortes. Ils n'ont point comme ailleurs de langage mais de petits cris semblables à ceux de la chauve-souris. "

Ce texte admirable, reproduit in extenso, doit être lu en imaginant Hérodote au cours d'un voyage en Egypte, rencontrant quelques nomades et s'informant de ce qu'il y avait là-bas, dans ces pays où le soleil se couche ... et après d'interminables palabres. Hérodote, comme on griffonne un croquis, notant l'essentiel en phrases lapidaires. Le sable sur le sel, c'est encore une condition de l'agriculture dans bien des oasis. Aujourd'hui, les bœufs ont disparu, mais certains rupestres nous montrent effectivement des variétés à longues cornes incurvées vers le bas et dépassant le mufle. Paître à reculons serait-il inexact ? Ce mode de dire est tellement expressif ! Quelques lignes d'Hérodote sont un monde et à l'évocation des chauve-souris, nous entendons encore les cris gutturaux lancés par les Touaregs et que l'écho prolonge dans les cañons du Tassili.

Faisant donc confiance à Hérodote, les préhistoriens attribuèrent les figurations de chars aux Garamantes. Evidemment, les lévriers associés aux chars garamantiques étaient des tesems. C'est bien d'ailleurs ce lévrier que possédaient les Garamantes ainsi qu'il ressort notamment d'un texte de Yolande Tschudi (*Les peintures rupestres du Tassili-n-Ajjer*, A la Baconnière, Neuchâtel): "... Les chiens compagnons de chasse des Garamantes appartiennent à la race du type sloughi, appelés aussi lévriers hamitiques, dont les caractères somatiques sont... oreilles pointues et droites, queue courte et relevée. Ce chien, probablement originaire de l'Ethiopie, se rencontre pour la première fois sur un vase amratien (voir Caton Thompson) dans les peintures funéraires de la IVe dynastie égyptienne et modelé en terre cuite dans des matériaux trouvés à Abydos et à Hiéraconpolis." Le terme de "sloughi" employé par Yolande Tschudi doit être pris dans un sens générique car, tout le texte le prouve, il s'agit de tesems.

Un jour vint où les préhistoriens s'avisèrent que l'allure des chevaux sahariens "en extension" pouvait être la réplique d'un galop volant, connu dans l'art crétois. Restait à trouver un lien entre les Crétois et les rochers du Sahara. Sachant que vers 1200 avant J.-C. les Libyens désireux d'attaquer l'Egypte s'étaient alliés à des éléments plus ou moins égéens, parmi lesquelles des Crétois, tous désignés par les Egyptiens sous le vocable de "peuples de la mer", sachant que l'agression tourna mal, on admit que les peuples de la mer, frustrés d'une victoire (il s'agissait d'aller piller le delta du Nil) avaient pu trouver une compensation en se lançant à la conquête du Sahara... Dès lors, les chars garamantiques changeaient de mains et les Crétois et autres cochers des peuples de la mer allaient prendre les rênes. En bonne logique, les lévriers qui accompagnaient les chevaux au galop volant devenaient également crétois.

Ce scénario des rescapés des peuples de la mer après le massacre de Piriou en 1229 avant J.-C., - si rescapés il y eut, car le pharaon Menephta "Soleil qui dissipe les nuages" fut loin d'être tendre -, se lançant dans une aventure saharienne, nous laisse perplexe. On imagine mal ces débris hypothétiques se rangeant sous bannière crétoise pour un raid vers l'inconnu sans espoir d'une quelconque rentabilité. Quant aux analogies du galop volant qui furent le prélude de cette théorie, il faut considérer que les Crétois

n'avaient pas le monopole de ce style et qu'en des lieux très différents, des artistes d'autrefois et d'aujourd'hui voulant représenter des chevaux eu galop ont souvent sacrifié l'exactitude à l'expression : Rodin, Degas, acceptaient cet artifice.

Quoi qu'il en soit, la trame des "peuples de la mer", par sa hardiesse, ne devait pas être inutile puisqu'elle stimulait le désir d'approfondir le problème des chars et, partant, des lévriers.

Ce fut ainsi qu'Henri Lhote, passionné par l'épopée de ces chars mystérieux, s'efforça d'en découvrir le plus possible de figurations. Bientôt, la position géographique de ces rupestres allait lui révéler l'existence, mille ans avant notre ère, d'une route carrossable reliant la Méditerranée au Niger.

De ces données, que penser de la race des lévriers de l'époque caballine ? Les figurations de cette période se situent entre la fin du II^e millénaire et le V^e siècle avant J.-C. Les plus anciennes figurations sont des peintures. Dans l'ensemble, ces figurations sont schématiques. Certes, parmi les lévriers que nous avons vus dans l'Ahnet, à l'ouest de l'Ahaggar, où ils chassent surtout l'autruche, il en est au garrot chargé et aux oreilles dressées. Cependant, seul un inventaire méthodique de tous ces rupestres permettrait peut-être une identification.

En fait, c'est surtout par référence aux éléments humains qui sont à l'origine de ces gravures ou peintures que l'on pourrait conjecturer de la race de ces lévriers. Si ces lévriers ont été introduits par les Garamantes, on doit admettre qu'il s'agit de tesems. Si l'hypothèse des chars crétois prévaut, on ne saurait répondre. Aux temps anciens en effet, les Crétois disposaient du tesem égyptien. Cependant, dans le courant du II^e millénaire, le sloughi fit son apparition dans le monde égéen. Les lévriers, associés aux chars crétois, peuvent donc être, soit des tesems, soit des sloughis. Et dans ce dernier cas, cette route des chars de la Méditerranée à Gao, inaugurée par les aventuriers des peuples de la mer, ne serait-elle pas la voie d'introduction du sloughi dans les régions soudanaises ?

L'exploration préhistorique du Sahara n'est pas terminée, Si la découverte des fresques du Tassili a élargi considérablement notre connaissance, il est à noter que depuis les travaux d'Henri Lhote, d'autres recherches ont été entreprises. Notamment, le savant Italien Fabrizio Mori poursuit actuellement l'exploration de régions voisines du Tassili, dont on peut augurer une documentation comparable à celle du Tassili. Peut-être même, l'histoire du royaume des Garamantes qui inquiéta Rome et succomba sous ses coups, resurgira-t-elle des sables du Fezzan.

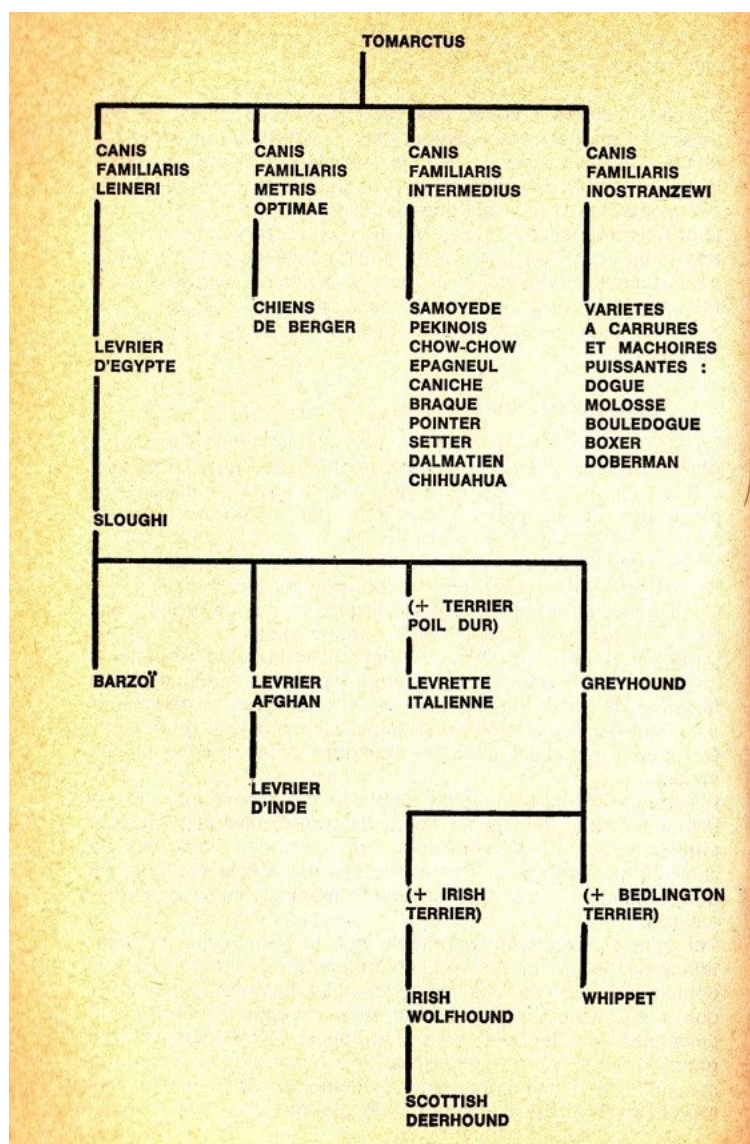
Sachons donc attendre demain pour obtenir le pedigree des lévriers qui, depuis trois mille ans, s'obstinent à arracher les plumes des autruches de l'Ahnet.

Depuis quelques années, des recherches effectuées au sud de l'Atlas marocain, notamment dans les régions du Draa, ont révélé des figurations de lévriers associées à des animaux de la savane, antilopes, éléphants. Ces rupestres pourraient être contemporains de la période des pasteurs de bovidés. Certaines figurations de lévrier

ont leur correspondance dans la très belle scène de chasse au mouflon relevée par Frobenius au Fezzan (*Histoire de la civilisation africaine*, figure 28), On retrouve là le tesem, moins distingué que celui d'Egypte, plus puissant, avec une avant-main un peu chargée, mais cependant un tesem...

Généalogie des lévriers

En 1970, Time Life a édité en français l'ouvrage *l'Evolution* de Ruth Moore, préfacé par Jean Rostand de l'Académie française. Cet ouvrage comporte notamment un tableau généalogique des chiens selon lesquels la généalogie des lévriers serait (*voir tableau page suivante*).



Remarque : Du *Canis Familiaris Leineri* descendent également : les limiers, Saint-Hubert, chiens courants, terriers, teckels.

Cette généalogie appelle des remarques que nous formulerons dans les exposés particuliers à chaque race.

D'autre part, dans ce tableau ne figurent ni le galgo, ni certains lévriers d'Asie centrale, ni le groupe podenco-charnigue ; enfin le terme de saluki n'étant pas exprimé, on peut se demander s'il s'agit d'une omission ou si saluki est synonyme de sloughi. Ces points appellent donc les quelques éclaircissements suivants.

Il est possible que le galgo n'ait pas été mentionné, car ce lévrier est actuellement en cours de transformation (voir chapitre V). Peut-être la généalogie de *l'Evolution* l'a-t-elle déjà assimilé au greyhound. Quant aux lévriers d'Asie centrale, on doit admettre qu'ils sont insuffisamment connus pour être classés,

Par contre, il est très regrettable que la généalogie ne mentionne pas le groupe podenco-charnigue. En donnant le sloughi comme prototype de tous les lévriers, *l'Evolution* eut dû signaler que cette assertion comportait une exception, précisément constituée par les podencos-charnigues. Numériquement, ce groupe peut paraître négligeable. Cependant, sur le plan de la cynologie, il a une importance évidente, puisqu'il est le seul représentant direct du lévrier d'Egypte que *l'Evolution* considère comme l'ancêtre du sloughi. Ce dernier point est d'ailleurs contestable.

Pour ce qui concerne le terme de saluki, qui ne figure pas dans la généalogie, on doit reconnaître que la terminologie actuelle prête souvent à confusion. Dès le début de ce livre, nous avons indiqué que saluki et sloughi étaient zoologiquement deux variétés d'une même race. Bien des quiproquos résultent de la similitude des noms donnés à ces deux variétés, similitude qui provient de la transcription, tant par les Anglais que par les Français, du terme arabe "Slougui", désignant d'ailleurs dans cette langue indifféremment le lévrier à poil ras (sloughi) et le lévrier à poil court et frangé (saluki). Par souci de précision, la cynophilie a cru devoir ajouter au terme sloughi l'expression : "ou lévrier arabe" et au terme "saluki" : "ou lévrier persan". Or, le sloughi n'est pas plus d'origine arabe que le saluki n'est d'origine persane.

En bref, ce fut sans doute à l'occasion de l'introduction en Angleterre des étalons syriens destinés à créer le cheval de pur sang que le saluki, oublié depuis les croisades, fit sa réapparition sur le sol britannique et retint l'attention. Dès le XVII^e siècle, le saluki fut donc l'objet d'une sélection exaltant ses caractéristiques, accentuant notamment la distinction de la tête, affinant la silhouette. Le sloughi, parvenu beaucoup plus tard en France, devait se heurter à une indifférence, qui eut les effets contraires de ceux de la sélection. Un examen superficiel des deux sujets peut conduire à souligner les différences plutôt qu'à rechercher des ressemblances et d'autre part, la cynophilie a distingué une "race" saluki et une "race" sloughi. De tout ceci, beaucoup pourraient déduire que saluki et sloughi sont d'origines différentes. Il n'en est rien. Les réalités historiques démontrent que, durant des millénaires et jusqu'à l'époque contemporaine, la destinée de ces deux lévriers se confond. Leur anatomie comparée - sauf détails consécutifs à la sélection ou aux négligences récentes - suffirait d'ailleurs à prouver leur identité morphologique. Ainsi donc s'explique que, cynologiquement, il est indifférent d'écrire saluki ou sloughi sur le tableau généalogique de l'évolution.